

François Ouellet (dir.), *Lire Poliquin*
Sudbury, Prise de parole, coll. « Agora », 2009, 296 p.

Gaston Tremblay
Université Queen's

D'emblée, le préfacier et directeur de publication, François Ouellet, aborde la question de l'institutionnalisation de la littérature franco-ontarienne en soulignant que les textes de ce recueil sont les actes d'un colloque¹ qui a eu lieu exactement dix ans après un premier colloque². L'auteur souligne le fait que la

¹ Colloque *L'univers narratif de Daniel Poliquin* organisé dans le cadre du Congrès de l'association canadienne-française pour l'avancement des sciences à l'Université McGill les 16 et 17 mai 2006, organisé par Lucie Hotte et François Ouellet.

² *La littérature franco-ontarienne : enjeux esthétiques*, colloque tenu à l'Université McGill le 17 mai 1996.

participation a doublé en dix ans, de sept à quatorze présentateurs. Assurément, pendant cette décennie, la littérature franco-ontarienne a acquis une certaine reconnaissance, mais cette croissance est encore plus substantielle si l'on compare ces deux colloques au tout premier, organisé en 1982 par Fernand Dorais et George Bélanger à l'Université Laurentienne et qui a réuni sept présentateurs, cinq de Sudbury et deux de l'extérieur de la ville.

L'idée d'organiser un tel colloque et le titre retenu, *Littérature sudburoise : Prise de Parole 1972-1982*, était de Fernand Dorais. En faisant une telle concession à René Dionne, dont le champ de prédilection était alors la « littérature outaouaise », Dorais espérait convaincre son collègue d'ouvrir un chantier de recherche sur la littérature franco-ontarienne, avec les résultats que l'on connaît. Plus que les statistiques, c'est l'évolution du contenu de ces colloques qui impressionne : de la genèse (et même du nom de la littérature franco-ontarienne) en 1982, on passe aux enjeux esthétiques en 1996 et à l'univers narratif d'un seul écrivain en 2006. De plus, la provenance des participants, qui représentaient en 2006 trois provinces et plus particulièrement sept universités, devient remarquablement plus diverse, ce qui représente, dans le contexte de notre petite littérature nationale, un résultat fort respectable.

De là, je suppose, l'intuition de François Ouellet de faire une rétrospective des articles universitaires publiés au sujet de l'œuvre de cet auteur, qui publiait son premier livre, *Temps pascal*, en 1982 et son dixième, *La Kermesse*, en 2006. Réaliser cette rétrospective est ambitieux, résumer 19 articles en 30 pages constituant un projet qui fait preuve d'une certaine témérité. En fait, si la lecture de l'article de Ouellet est

exigeante, elle en vaut l'effort, car le lecteur « nouveau » y rencontre les principaux intervenants des dix dernières années et découvre les principales publications savantes de la littérature franco-ontarienne, y compris, par le biais des résumés des essais déjà publiés, sur Daniel Poliquin et ses œuvres, ce qui permet aux chercheurs d'approfondir leur connaissance du sujet de l'heure.

François Paré ouvre son étude en soulignant la difficulté de parler d'une œuvre en présence de l'auteur ; tâche dont il s'acquitte au demeurant très honorablement. Dans son œuvre primée, *Les Littératures de l'exiguïté* (p. 123-135), Paré a abordé la question de la conscience et de l'oubli. Bon joueur, Poliquin fait beaucoup plus qu'un « acte de présence » dans la deuxième rangée de l'auditorium : il prononce lui-même une conférence qu'il intitule « Confidences pour intimes », titre qui circonscrit en trois mots l'objet et les destinataires. Dans ses confidences, il n'hésite pas à parler de ses trois premiers « essais », dans lesquels le thème de l'identité (de la conscience?) est omniprésent et qui font donc partie de son « service littéraire ». Il aborde aussi la rupture (l'oubli?) qui vint avec *La Côte de sable* après sa « découverte de l'Autre, [s]on voisin canadien-anglais » (p. 42). Par bravade, il ajoute : « Enfin, [...] j'étais désormais à mon compte. J'étais écrivain, point à la ligne » (p. 41). Selon Paré, la conscience et l'oubli sont les deux misères de la littérature franco-ontarienne. Petites misères, car porter la responsabilité de la survie culturelle de sa collectivité est une tâche ardue pour un écrivain ; grandes misères, car l'oubli est, selon Paré, la plus douloureuse de ces deux calamités. Poliquin se libérera de « son service littéraire » pour explorer la littérature de « l'autre », la littérature canadienne-anglaise et, parfois, américaine. Recherches et lectures qui influenceront

nécessairement ses écrits, qui deviendront le terreau riche que ses « intimes » analyseront devant lui au colloque de 2006.

Je ne tenterai pas de résumer les quatorze textes qui, rassemblés dans ces actes, donnent l'impression d'être dans un laboratoire où une équipe de scientifiques examine à tour de rôle, selon leur champ de spécialisation, l'objet de leur prédilection collective. Ou encore dans un roman de Daniel Poliquin où plusieurs locuteurs se disputent le rôle de narrateur. Il est question de dérive, de dérivation, de voix narratives, d'altérité, d'éthique, d'identité, d'hétérogénéité, de la représentation de l'Indien, de la chair qui se fait verbe, de l'ironie, de l'aperception d'un féminin lacunaire. Ce fut pour moi l'occasion d'une relecture heuristique des œuvres que j'ai découvertes au fur et à mesure qu'elles paraissaient. De plus, cette diversité de voix et de méthodes témoigne de la justesse du thème choisi, *l'univers narratif de Poliquin*, et de l'hétérogénéité des conférenciers retenus par les organisateurs. De toute évidence, l'objectif que François Ouellet s'était donné, faire de ce livre un outil de recherche cohérent, a été atteint.

Je m'en voudrais de ne pas dire que j'ai été, en tant que Franco-Ontarien³, offusqué à la lecture du *Roman colonial* et surpris par le quasi-silence qui a entouré cet essai-roman dans la plupart des textes de *Lire Poliquin*. *Le Roman colonial* est au centre de l'œuvre de Poliquin : l'auteur le dit lui-même. De plus, il avoue que sa découverte de l'altérité passe par la découverte d'une autre culture, d'une autre littérature : soit, mais traiter les

³ Je pourrais dire, à l'instar de Miron, que je suis né Canadien français et que j'ai choisi d'être Franco-Ontarien. Les Québécois, les Acadiens, les Franco-Manitobains sont donc mes compatriotes et je réagis mal aux virulents reproches que Poliquin fait à « l'Autre » québécois tout en passant sous silence les méfaits de « l'Autre » canadien.

« siens » de cette façon est beaucoup plus que de l'irrévérence... Le mot qui me vient à l'esprit, c'est la grande « misère » de Paré : l'oubli. Heureusement, les deux derniers articles du livre, de Patrick Bergeron et de Robert Yergeau, abordent cette question directement. D'emblée, Bergeron propose que Poliquin ait « fourni dans son "essai-torpille" des clés de compréhension de son œuvre » (p. 254) plutôt qu'une critique virulente du nationalisme québécois. Voilà une entrée en matière polie qui tient compte de la présence de l'auteur beaucoup plus que de ses intentions, car il est difficile d'imaginer qu'un auteur aguerrri lance un tel livre pour faciliter la lecture de son œuvre. Au-delà de cette politesse sans doute excessive, Bergeron relève plusieurs éléments touchant à la biographie, aux affinités intellectuelles et sociales, à la narrativité et à la transformation identitaire qui lui permettent d'expliquer et, même, de justifier (par une nouvelle posture identitaire de l'entre-deux) l'œuvre polémique qu'est *Le Roman colonial*. Yergeau, pour sa part, utilise le « paratexte poliquinien pour dégager une ligne de force qui traverse l'œuvre du romancier » (p. 280). Il ne pêche pas par politesse, entrant de plein fouet dans la joute polémique. Pour lui, le fait que Poliquin affirme qu'il a fini son « service littéraire » est un leurre, car l'impératif identitaire de ses trois premières œuvres s'étend à toutes ses publications, et il s'emploie à en faire la preuve. Après avoir consacré quelques pages (et quelques flèches) à la figure du père dans l'œuvre de Poliquin, Yergeau conclut : « L'œuvre de Daniel Poliquin témoigne de l'autochtonie problématique entre son pays natal et sa mère patrie. » (p. 292)

En revoyant la liste des collaborateurs et les titres de leurs études, j'ai le sentiment que *Lire Poliquin* est structuré autour de ce thème identitaire. On présente d'abord les

confidences de l'auteur pour ensuite donner la parole à François Paré, qui se dit gêné par la présence de l'auteur. Les autres collaborateurs traitent de voix narratives multiples, de métissage, de métamorphoses, d'identité, etc. Vers la fin, on invite le lecteur à lire l'article de Patrick Bergeron, qui place *Le Roman colonial* au centre de l'œuvre de Poliquin, pour conclure avec Robert Yergeau, qui relève le défi de la joute polémique avec « Le Même et l'Autre : figures répulsives et attractives du Québec ». Si cette structuration est voulue, bravo; si elle est un fruit du hasard, tant mieux.

Je terminerai en disant que j'ai personnellement trouvé les articles de Lucie Hotte et Johanne Melançon très utiles, car ils abordent à tour de rôle les questions de la narration, de l'altérité, de l'éthique et de l'ironie. De plus, la diversité des approches présentées fait de ce recueil un outil pédagogique dynamique pour l'étude en profondeur d'un seul auteur franco-ontarien. Enfin, on a l'impression que ce colloque pour intimes a été, du point de vue de la recherche universitaire, le moment où la littérature franco-ontarienne a atteint sa majorité.